

Le vent emporte

par Valéra Schein

- 270 -
 Le vent emporte
 la lettre de la paume de la main.
 Le vent cache
 ce qui reste du soir ;
 le soir m'a fait ses adieux
 sur le quai de la gare :
 une manche s'est frottée contre mes épaules gelées.
 Langueur enfumée
 éclaboussée d'angoisse,
 une odeur de rails
 m'enivre la cervelle,
 et moi, insupportable,
 je ne pourrais me retenir,
 mais arrête-toi donc, fais une halte
 au moins pour la vie,
 mais l'emporta.
 Les lettres se font plus rares,
 elles ne sont pas devenues des fêtes,
 une blanche falaise
 laisse tomber sur la Néva
 d'amers bruissements :
 les larmes du repentir
 se sont élancées, loin de là,
 dans la chambre rougissante.

Le soir a réveillé le premier froid de cet été et des semences de peupliers, hardies, élastiques, ont commencé à se répandre des branches à chaque rafale de vent. Le soir a lancé une exhortation à tout abandonner, et même la tempête de soleil venant du couchant lui a fait écho, par un scintillement poudreux de gorgées de pollen et, conduite par le soleil, je suis sortie sur le perron, fermant tout simplement le cabinet de travail, et j'ai pensé que, si ces gouttes sucrées de reflets solaires s'avéraient être la dernière chose que je voyais...

C'est de nouveau comme s'il était sans aucune importance de savoir si, là-haut, quelque soleil est visible, mais tandis que le printemps ne sort toujours pas, tout donne l'impression qu'il ne viendra

pas du tout. Les fourmilières des rues vont bientôt être portées à incandescence et commencent à suffoquer de chaque pore, et nous, que nous soyons dedans ou que nous passions à côté, serons de la même façon submergés par cette chaleur, et nous comprendrons sans doute que rien n'est insignifiant, ni en nous, ni hors de nous.

Hier, il y avait la réalité « hier », et l'aujourd'hui couleur d'orange a inondé les pupilles matutinales et pénétré toutes les fissures et brisures de la ville.

Et en lui, de nouveau, en ce jour couleur d'orange, on se souvient de ses dettes, et on ferme les yeux, et on ne trouve pas d'extraterrestre dans la flaque orangée du ciel menaçant, et on pense seulement que personne ne nous avouera, ne nous tracera, ne nous prendra notre chemin.

Voilà que s'évanouissent, à travers les cils
les pins calcinés, ces berceaux printaniers
des printemps qui n'ont pas commencé, comme hébétés dans les aurores
et se sont endormis dans les crépuscules,
je me fatigue jusqu'à l'été et j'y laisserai mon odeur.

Le bonheur est comme un glaçon
tandis qu'elle, – elle est dans ses pensées,
elle ne rebrousse pas chemin,
pas jusqu'à la nuit tombée,
elle étouffe sa tristesse
dans les veines en E
le revolver sur les tempes
debout près de la fenêtre.
Tu l'enlèves ?
À quoi bon ?...
La raison
est dans l'alcool,
minuit, quelle perte !
Et demain, quelle tromperie !

Le disque du soleil couchant n'ira nullement se noyer dans la steppe urbaine –
il restera derrière le nuage qui ferme au-dessus de nous la voûte céleste
et disparaîtra dans un sombre taillis, auprès de la route,
et restera figé jusqu'au matin, lequel sera déjà différent.

Traduit du russe par Marc Sagnol.

